

ÉTOILE ROUGE

FLORIAN FERRIER



ÉTOILE ROUGE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023
ISBN : 978-2-283-03804-8

1.

C'est lorsqu'un livre est tombé tout seul de l'étagère que j'ai su que ma sœur était morte.

Pour être honnête, c'est plutôt lorsqu'un second livre est tombé, quelques secondes après le premier, que j'ai compris que quelque chose de grave s'était produit. Une main invisible les avait poussés l'un après l'autre pour attirer mon attention. C'est à ce moment-là que j'ai ressenti un vide intense. Peu avant cet événement, les rossignols avaient cessé de chanter. Les oiseaux avaient-ils annoncé la nouvelle avant les livres ? Est-ce seulement possible ? Je ne sais pas. Une chose est certaine, je me souviens avoir eu froid, comme en ce moment.

À plat ventre dans la neige, l'œil droit collé à la lunette de mon fusil Mosin-Nagant, j'observe la tranchée fasciste à moins de quatre cents mètres de notre position. La neige me sert de lit. J'y suis enfoncée presque entièrement. Un caillou vicieux taquine mes côtes, à droite, mais ma veste

matelassée l'empêche de me meurtrir la peau. De toute façon, je ne souffre plus. Nos corps et nos esprits sont mis à rude épreuve. Après quatre mois sur le front, on perd beaucoup de ce qui faisait de nous des êtres sensibles, des êtres humains. Ici, il est important de ne pas penser au froid. Le froid fait trembler, et les tremblements sont l'ennemi du tireur d'élite. L'état-major prétend que les femmes supportent mieux le stress et le froid que les hommes. Tu parles d'une théorie. Il faut se protéger les mains, les doigts gèlent si vite, sans qu'on s'en aperçoive. J'ai des camarades à qui il a fallu les couper à ras. L'autre jour, il faisait si froid que j'ai vu des oiseaux tomber, comme des pierres, pétrifiés en plein vol. Le froid, c'est ça.

J'ai déniché un drap blanc qui me sert de cape, on n'a pas encore reçu nos tenues de camouflage. Il fait l'affaire. Emmitouflée dedans, j'observe les positions fascistes. La patience, c'est la clé. À côté de moi, Macha, mon binôme, scrute l'horizon en retenant son souffle. La vapeur pourrait indiquer notre position à un tireur d'en face. Je sens alors une légère odeur d'urine, c'est Macha qui se soulage dans sa combinaison. Elle ne restera pas longtemps mouillée car dans quelques secondes, ça aura gelé et son pantalon aura la rigidité du carton. Elle n'a pas d'autre choix que de faire dans son pantalon. Bouger c'est mourir. Trois

heures qu'on est là toutes les deux à attendre le bon moment. Je vois enfin un casque émerger d'un monticule de neige au loin. Puis un type en parka blanche. Ces salauds de fascistes ont un équipement bien supérieur au nôtre... Ça ne les sauvera pas. Je cherche son grade pour savoir s'il s'agit d'un officier. Les officiers sont les premiers qu'on doit abattre. Le soldat se redresse, des bidons en fer-blanc dans chaque main, sort de la tranchée et court vers je ne sais quoi. Un point d'eau sans doute. Peu importe.

« Lenka, flingue ce salopard ou je m'en charge », me murmure Macha.

Je cesse de respirer, expire lentement et presse la détente. Le soldat s'écroule, touché à la tête. Macha et moi nous aplatissons aussitôt dans la neige. On attend un quart d'heure avant de relever la tête, très lentement. Là-bas, chez les Boches, on ne voit rien d'autre que des sommets de casques affleurer leur talus défensif. Grâce à nous, ils ne vivent désormais plus debout mais courbés. Soudain, des jumelles périscope émergent du talus enneigé. Ces salauds cherchent à nous localiser. Le soldat étendu ne s'est toujours pas relevé. Inutile d'attendre pour savoir s'il est vraiment mort, on a vu toutes les deux l'impact au niveau de sa tempe qui a transpercé le casque. *Kaputt* ! Les autres attendront la nuit

pour chercher le cadavre. Il est temps de rentrer se réchauffer avant de reprendre un affût.

Sans même faire crisser la neige, Macha et moi reculons en rampant jusqu'au bois de bouleaux derrière nous. C'est une belle journée ensoleillée, sans un nuage. La neige scintille.

J'ai dix-neuf ans et je suis institutrice. J'avais deux frères et une sœur aînée. Elle était la préférée de mes parents. Et pas seulement d'eux. Dans notre village perdu de la taïga, sur les rives de la Dvina, tout le monde l'aimait. Youliya, belle, intelligente, si dévouée à sa famille et la patrie. Nos deux frères sont morts dès le début de la guerre, en 41, quand les armées fascistes nous sont tombées dessus. Fiodor à Leningrad et Sergueï en Crimée. On a reçu le courrier de l'armée quelques jours plus tard. Ma sœur était déjà élève à l'école de pilotage. Elle est devenue pilote dans les fameuses compagnies uniquement composées de femmes, dont le 588^e régiment de bombardiers. Les Sorcières de la nuit, comme les fascistes les surnomment désormais. Depuis le début de notre contre-offensive, elles harcèlent les positions allemandes, encore et encore. On dit que les fascistes les craignent plus que tout. Silencieuses, elles fondent sur eux en escadrille depuis les profondeurs de la nuit et larguent

leurs bombes. Ma sœur était ainsi : courageuse, déterminée. Quand, quelques jours après que les livres furent tombés, le courrier de l'armée est arrivé à la maison, accompagné de la médaille de l'Ordre de la Gloire de deuxième classe, mes parents n'ont pas dit un mot. Ils en voulaient autant aux fascistes d'avoir abattu son avion qu'à moi d'avoir prédit le malheur. J'avais fait le voyage depuis Arkhangelsk pour leur parler de mon ressentiment. J'ignore encore pourquoi je l'ai fait. L'histoire nous apprend que les Cassandre ont un destin funèbre. La lettre disait que son avion n'était pas revenu de mission, qu'elle était portée disparue, elle et son copilote. Mon père est bûcheron et invalide de guerre, de l'autre guerre, et ma mère travaille au kolkhoze, elle est trayeuse de vaches. Ce sont des gens bons, simples, paisibles. Mais l'agresseur fasciste a déjà emporté deux de leurs enfants. Ils se sont accrochés au mince espoir que Youliya est encore en vie, perdue quelque part derrière les lignes ennemies, ou en détention. La haine s'est installée dans leur cœur, comme dans tous les cœurs soviétiques. Elle les consume. L'espoir est plus cruel que la guerre.

Je sais bien qu'il n'y a aucune chance de retrouver Youliya en vie. À quoi bon l'affirmer à voix haute ? Quel enfant voudrait accabler ses parents avec la vérité ? Je sais que Youliya est morte.

Je l'ai senti aussi sûrement qu'on sent un coup de poignard. Mais on n'y peut rien si notre nature lutte sans cesse contre notre conscience. C'est sans doute pour ça que je garde sa photo dans la poche intérieure de ma vareuse. Exception faite de mon fusil, c'est la chose la plus précieuse que je possède. Elle ne me quitte jamais.

« On priera pour toi tous les jours », m'a dit maman quand je suis partie.

J'ai découvert à cette occasion que ma mère était pieuse, bien que je ne croie pas que ses prières auront la moindre influence sur l'avenir.

Sur le chemin du retour, on croise des soldats qui coupent du bois de chauffage, puis le bivouac des sentinelles. Il faut s'identifier avant de se faire canarder. Heureusement, ils connaissent nos silhouettes de fantômes. On remonte nos tranchées défensives vers l'arrière et notre abri. Les gars nous saluent, ils sont crasseux, les mains couvertes d'engelures. Devant leur baraquement, les blanchisseuses sont au travail. Elles lavent des montagnes de vêtements, ça sent mauvais, à cause du savon spécial « K » anti-poux. Elles en perdent leurs ongles.

Notre abri est un peu à l'écart du cantonnement des hommes. C'est un vaste et profond trou qu'on a creusé nous-mêmes, les huit filles de l'unité de

tireuses d'élite. Les parois ne sont que de simples planches qui laissent passer des mottes de terre, le plafond est constitué de rondins recouverts de branches d'épicéa et de bouleau. On y tient à peine debout. Nos paillasses sont faites de joncs qu'on trouve en quantité dans ces zones marécageuses. La porte est une simple couverture suspendue à des clous. Au centre brûle un petit poêle, seule source de chaleur. On y cuisine ce qu'on trouve quand on a la flemme d'aller jusqu'à la roulante. Tania fait le thé, mais on manque de sucre.

Je m'assieds, le fusil en travers des cuisses, je me défais du drap de camouflage et je sors mon carnet de tir de ma vareuse matelassée.

« Bonne chasse, Krasnaïa ? » me demande Nina, le binôme de Tania.

Je hausse les épaules tout en y inscrivant mon seul tir de la journée. J'en ai tué vingt-huit depuis trois mois que je suis arrivée sur le front, c'est un bon palmarès. *Krasnaïa zvezda* est un de mes surnoms ici, ça veut dire Étoile rouge, en hommage au journal des forces armées du même nom qui m'a consacré un article. Tolstoï lui-même a publié dans ses pages, ce n'est pas rien. J'ai d'autres surnoms, comme la Mort invisible, ou la Faucheuse, ceux-là, paraît-il, sont ceux que me donne la presse fasciste. J'en suis fière, je les porte comme des médailles.

« Ils se méfient de nous, répond Macha aux autres. Ça devient difficile d'en dégommer un.

– Ces salauds commencent à nous connaître, renchérit Nina. Ils peuvent être prudents, on les aura quand même !

– Lenka l'a touché en pleine tempe et en pleine course ! Il n'avait aucune chance. »

Je n'écoute déjà plus. J'ai mes rituels. Ils me permettent de tenir, d'occuper mon esprit à des tâches simples. Un de ces rituels consiste à nettoyer mon fusil, chaque soir. Je ne manque jamais ce moment, quel que soit l'endroit ou la situation où je me trouve. Et durant toute l'opération, je chante. Je chante le chant des partisans.

*Ô, mes brumes, mes profondes brumes !
Ô, mes forêts et mes champs chéris,
Les partisans s'en vont se battre,
Se battre contre l'ennemi.*

Les filles m'écoutent en silence, fument et boivent leur thé.

Avec mes parents, on n'a pas souvent été d'accord. Je ne suis pas ce qu'on pourrait appeler une bonne fille. J'ai mon caractère. Il est impossible de me faire plier. Je ne sais pas de qui je tiens ça. À moins que ça vienne de moi, tout

simplement. Ils n'étaient pas d'accord pour que je fasse des études, alors j'ai quitté notre village et j'ai marché près de deux cents kilomètres à travers la forêt jusqu'à la gare la plus proche, puis j'ai pris le train pour Arkhangelsk, la grande ville, un port sur la mer Blanche. D'où je viens, il n'y a rien que des fermes, des bois infinis et les berges sablonneuses d'un fleuve qui charrie des blocs de glace cinq mois de l'année et du bois de flottage le reste du temps. Là, je me suis inscrite au collège de formation des assistantes scolaires dont je suis sortie diplômée. J'adorais être au contact des enfants, leur lire des contes, les voir apprendre et grandir. Mais c'était avant. Je suis devenue une autre personne. C'est ce que fait la guerre. Elle change les hommes, et les femmes. À jamais. Partout en ville, il y avait placardé des affiches qui disaient : « Qu'as-tu fait pour le front ? » La radio lançait des appels au patriotisme.

J'ai abandonné mon emploi d'institutrice que je venais d'obtenir pour aller au bureau d'engagement. Qui voudrait garder un tel poste par les temps qui courent ? Si on ne fait rien, il n'y aura bientôt plus un enfant à instruire. Plus un seul. Les fascistes sont venus nous anéantir. Chaque Russe doit prendre les armes pour défendre sa patrie.

À Arkhangelsk, l'armée a réquisitionné un beau bâtiment en pierre qui ceinture une grande cour.

On dirait une université, ou un musée. C'est du solide. C'est le nouveau bureau de recrutement. Devant l'entrée se dresse la statue de Lomonosov, qui semble regarder la Dvina s'écouler vers la mer. Le ciel est clair, légèrement voilé de blanc. Je m'avance alors vers un planton, engoncé dans sa veste molletonnée et sa chapka enfoncée au ras des yeux. En me voyant avancer vers lui, il redresse son fusil pour me barrer le passage.

« Où tu vas comme ça, frangine ? T'as quel âge ?

– Assez pour faire la guerre, camarade.

– C'est pas une réponse, ça, bordel. Tu te crois où ?

– À un bureau de recrutement, camarade. »

Sous sa chapka, il fronce les sourcils et plisse les paupières, cherchant à savoir si je suis sérieuse ou si je me fous de lui. Puis il sourit, dévoilant des dents jaunes.

« Reviens quand tu auras dix-huit ans. Allez, dégage !

– T'es sourd ? Je te dis que je veux m'engager. Je pense que c'est pas avec des types comme toi qu'on va la gagner cette guerre. »

Le factionnaire perd patience. Ça me fait rire à l'intérieur.

« Je suis adroite avec un fusil et j'ai dix-sept ans, c'est bien assez pour tuer des fascistes. »

On ergote encore un peu, pour la forme, puis il finit par me laisser passer. Il a compris que c'est le seul moyen de se débarrasser de moi.

En traversant la cour, je me fais siffler par une cohorte de fusiliers marins. L'officier qui me reçoit est aussi dubitatif que le planton. Il me fixe, assis derrière son bureau où il étale mes papiers en me jetant des : T'as quel âge ? Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Qu'est-ce que tu sais faire ? Je lui sors mon laïus sur le devoir à accomplir, sur la patrie à sauver, sur les fascistes à tuer.

Inspiré par mon discours, il tapote longuement son crayon sur son bloc-notes. Puis il signe et tamponne mon feuillet d'engagement.

Et me voilà partie pour une formation militaire sommaire. On apprend à creuser des tranchées, à marcher en rang, à tirer, à lancer des grenades. Mes aptitudes au fusil me valent d'être rapidement dirigée vers l'École centrale de tireuses d'élite.

« Eh, Lenka, tiens, mange, tu n'as encore rien avalé. »

Je relève la tête, quittant à regret ma rêverie. C'est Anna, notre chef de section, déléguée du Komsomol, qui me tend une gamelle fumante de porc en boîte accompagné de l'éternelle kacha, une bouillie de céréales qui constitue notre repas ordinaire. Je continue de chantonner, je replace la culasse de mon fusil et je la prends sans conviction.

« J'aime mieux ça. Il faut manger pour rester en forme. »

L'adjudant Anna Feodorovna n'aime pas que je chante, elle nous refuse ce besoin simple. « On chantera quand la guerre sera gagnée », dit-elle chaque fois. Et chaque jour, je chante. Anna est là pour encadrer les filles au front, pour renforcer notre moral, nous garder dans la ligne du parti. Elle se charge de notre éducation politique. Nous devons être prêtes à nous sacrifier pour la patrie et Staline. Elle est attentive au moindre de nos vagues à l'âme. Anna se détourne de moi pour fondre sur Lyudmila. Elle a pleuré aujourd'hui et les larmes ont gelé sur son visage. Ça lui passera. En attendant, l'adjudant la sermonne comme une mère, on ne pleure pas au front, ça ne sert à rien. Pleurer fatigue les corps et assèche le moral. Les gars, encore, ça va, ils tolèrent le chagrin, ils comprennent. Les officiers et les responsables politiques, en revanche, ça les fout hors d'eux. Ils ne savent pas comment réagir face à une femme qui pleure. On se fait engueuler, traiter de tous les noms, les larmes, ça les déstabilise. Pourtant, pleurer est naturel, surtout ici. Qui n'a pas envie de pleurer devant le spectacle de notre pays ravagé ?

Lyudmila s'excuse, promet qu'elle ne recommencera pas. C'est pour ça que j'ai arrêté de pleurer. Je n'aime pas m'excuser.

Je touille mon repas chaud sans appétit. C'est du porc américain en conserve, avec du lard et de l'oignon en poudre. Nos rations viennent d'Amérique, comme nos camions, nos avions, nos vareuses, nos bottes, et même la couverture suspendue à l'entrée de l'abri. Il faut bien reconnaître que sans cette aide, on ne serait pas capables de poursuivre la moindre offensive, ou même de tenir nos positions.

Anna Feodorovna nous quitte, prétextant une convocation au bureau du chef de bataillon. En fait, elle a rendez-vous avec son officier d'artillerie. Elle pense qu'on n'est pas au courant, nous, la meilleure unité de tireuses d'élite du troisième front biélorusse. Nous, les meilleures tueuses d'Allemands du monde. D'autres filles cherchent des relations avec des garçons, pas moi. Nous, dans la section, on s'est fait la promesse de reporter l'amour à la fin de la guerre. Il faut du temps pour aimer, éprouver du désir. Bien sûr, c'est plus difficile de tenir sa promesse quand on est entourée de tant de garçons. Lina, par exemple, c'est une jolie blonde bien faite qui est tombée amoureuse d'un sergent, un petit râblé avec une belle tête carrée. Je me demande comment elle arrive à penser à l'amour et au sexe dans ces conditions. Chaque fois qu'elle le peut, elle court le rejoindre, en pleine nuit. Elle doit esquiver les sentinelles car

elle n'a pas l'autorisation de circuler. Au front, dès que les officiers ont vent d'une amourette, ils mutent un des deux coupables dans une autre unité. Radical mais efficace.

Dès qu'Anna Feodorovna est sortie, Macha grogne :

« Putain de merde, tu crois qu'elle va nous lâcher un peu ? »

Je souris. Macha est mon second binôme depuis que je suis arrivée au front. Les tireuses d'élite doivent toujours sortir par deux. La première est morte, tuée par un tireur embusqué. Macha le sait mais n'en parle jamais. Il ne sert à rien d'évoquer les morts. Macha jure tout le temps, c'est sa façon de tromper la peur, de se sentir pleinement vivante. Sa petite taille la range dans la catégorie des crayons. Dès l'école de tir, c'est ainsi qu'on désigne les petits modèles. Nous, les grandes, on nous appelle les reines. Macha, c'est une brune costaute, taillée pour la bagarre. Son gabarit lui aurait permis d'être tankiste. Elle est d'un tempérament doux et gai, elle rit d'un rien, et ça nous remonte le moral. Je l'aime bien. On s'attache alors que demain, peut-être, l'une de nous sera tuée. Toutes les huit dans notre abri, on se serre les coudes.

Épuisées, on s'endort toutes ensemble, serrées les unes contre les autres pour lutter contre le froid.

2.

Avec Macha, on crapahute dans la neige parfois des heures pour trouver une bonne position, observer les fascistes dans leurs tranchées. On avance lentement car il faut ramper ou progresser accroupie. Cette fois, on a des tenues de camouflage blanches, et des bandes de tissu enroulées autour du canon de nos fusils. À l'aube, comme chaque matin, les Allemands font tonner leur artillerie pendant cinq minutes. De vrais métronomes. Leurs tirs sont peu précis. C'est surtout pour nous rappeler qu'ils sont là et bien décidés à rester. Ils sont confortablement installés et ne donnent pas l'impression de vouloir partir. Quand le vent souffle dans notre direction, on les entend rire, je me demande ce qu'ils trouvent drôle.

Courbée, Macha marche à mes côtés, le fusil à la main. L'air se radoucit, la croûte de neige ramollit. Dans le sous-bois qu'on traverse en silence, il fait encore froid, les congères dessinent des reliefs doux et arrondis. Une légère brume enveloppe les

bosquets nus. Un oiseau chante. Je suis presque heureuse, le retour du printemps annonce l'offensive prochaine. J'ai hâte de me battre pour de vrai, de monter à l'assaut avec l'infanterie.

« C'était comment pour toi à Podolsk ? me demande soudain Macha.

– Tu sais très bien comment c'était.

– Il paraît qu'ils t'ont proposé de rester comme instructrice après tes classes et que tu as refusé.

– C'est vrai.

– Moi, j'aurais accepté.

– Ce n'est pas en restant à l'arrière qu'on va tuer des Allemands. »

Je pointe la direction des tranchées d'en face pour me faire comprendre.

« La victoire est dans cette direction, pas de l'autre côté. »

Macha me dévisage de ses grands yeux noirs. Elle a encore beaucoup à apprendre. Personne n'est vraiment préparé au passage de l'école au front. Aussi dur que soit l'entraînement, on ne tire que sur des silhouettes en métal. Le compte des impacts reste un jeu, une abstraction. Il n'y a ni cris, ni sang, ni agonie. Et le soir, les filles rentrent toutes au vestiaire. Aucune n'est recouverte d'un drap mortuaire.

Macha connaît la rumeur, le colonel Kolchak m'a bien proposé de rester pour enseigner. Je lui

ai répondu : « C'est au front que je veux aller, c'est là-bas que je serai vraiment utile, je le sens. »

J'ignore d'où provient cet élan qui me porte toujours en avant vers le danger. C'est plus fort que moi. Quand il se manifeste, mon cerveau s'arrête de fonctionner. Je ne pense plus qu'au combat. Et qu'importe si je suis tuée.

Avant le départ pour le centre de formation, on nous a coupé les cheveux. Celles qui portaient de belles nattes ont pleuré en les voyant par terre. Le plancher en était couvert. C'était en juillet. Il faisait une chaleur suffocante, pleine de poussière. On nous avait distribué des uniformes trop grands, rien n'était à notre taille dans ce monde masculin. On flottait dedans, on avait l'allure d'épouvantails. Nos mains ne parvenaient pas à s'extraire des manches. Notre dégain nous faisait beaucoup rire. On en avait encore l'occasion. Certaines ont bourré leurs bottes de papier journal, en plus des *portianki*, ces carrés de tissu à enrouler autour des pieds en guise de chaussettes. Je revois Katia, mon premier binôme, en train d'essayer de percer de nouveaux trous dans son ceinturon pour l'ajuster à sa taille de guêpe. On nous a confisqué nos bas, nos robes, tous nos effets personnels, qu'on a dû renvoyer à nos familles. Chacune a ficelé tristement son paquet, au revoir brosses à cheveux et

culottes ! À la place, on a reçu des dessous masculins, des slips immenses. Tout ce qu'on nous donne est moche, mal coupé, inconfortable.

Notre peloton est assemblé sur le quai de la gare, trente filles en partance pour Podolsk, l'école de tir. Trois jours de train poussif qui brinquebale et lambine sur les voies. Nos instructrices font l'appel. À quelques mètres seulement de notre alignement, des centaines de corps sans vie jonchent le sol, recouverts de draps. On a beau s'empêcher de regarder, nos yeux finissent par revenir sur ce terrible spectacle, comme s'ils ne nous appartenaient plus. Enfin, on monte dans notre wagon, pas mécontentes d'en finir avec ce supplice. On s'installe, on chante, on rit, on discute jusqu'au bout de la nuit. Je ne suis pas la seule à bord à n'avoir jamais voyagé aussi loin.

Notre dortoir est équipé de châlits en bois de trois étages, trente filles par chambrée. Le mobilier est rustique et fonctionnel, une ampoule nue pend du plafond. La chose qui nous frappe, c'est qu'il n'y a aucune chaise. En revanche, on dispose d'un râtelier pour les armes.

Pour moi, le plus dur n'a pas été les cours théoriques, la balistique, ou la préparation physique. Non, je sais démonter et remonter mon fusil les yeux fermés, calculer la vitesse du vent et celle des

cibles en mouvement. Je sais ramper, disparaître dans le paysage. Non, le plus abscons, c'est la vie militaire, sa discipline, apprendre les grades, le salut, marcher au pas, les chansons guerrières. C'est quelque chose qui refuse d'entrer dans nos caboches, que nos corps et nos esprits rejettent. On se faisait tout le temps engueuler. Et ça continue encore aujourd'hui. L'armée, c'est un monde d'hommes, avec son ensemble de règles qui, il faut bien le dire, nous paraît presque puéril, à nous les filles. Un monde où rien n'a été prévu pour nous.

Les instructeurs nous tiraient du lit à quatre heures trente, on n'avait que cinq minutes pour s'habiller. La plupart des filles arrivaient à l'appel les bottes à la main, le ceinturon autour du cou, cramponnées à leur pantalon trop large.

« Alignez-vous ! » gueulait l'adjudant.

La pointe des bottes sur une ligne, sauf que comme les bottes étaient trop grandes, ça ne faisait pas un bel alignement. Et nous, on riait, et ça mettait l'adjudant en rage. En vérité, on avait du mal à prendre au sérieux tout ce cirque militaire. À quoi peut bien servir d'aligner ses bottes pour tuer des Allemands ? Je n'ai jamais osé poser la question.

On termine notre approche en rampant sur les flancs d'un monticule et on s'installe au sommet,

entre des buissons chétifs gelés, à la lisière du bois. On a une vue dégagée sur les positions fascistes, à environ quatre cents mètres. Je colle mon œil à ma lunette à la recherche d'un officier. Il commence à pleuvoir. La neige fond lentement autour de nous, les impacts des gouttes creusent de petits cratères dans la croûte blanche. Là-bas, une patrouille ennemie rejoint sa tranchée. Une autre se met en route et disparaît derrière un relief de terrain. À cette distance, c'est plus facile d'abattre un ennemi, on ne distingue à travers la lunette que sa silhouette, pas son visage. Une silhouette n'a pas de parents, pas d'enfants.

À tout moment, pendant notre période de formation, on pouvait renoncer, rentrer chez nous, abandonner, mais aucune ne l'a fait. On s'exprimait d'une seule voix, celle des filles. Chacune d'entre nous se souvient de la dernière épreuve, une marche de soixante-dix kilomètres à travers des champs et des bois, avec notre fusil et tout notre barda sur le dos. Et nos bottes bourrées de papier, et nos ampoules douloureuses, et nos orteils gelés. Personne n'a craqué, pas même la petite Sofia, une fille si fine, si frêle, avec des lèvres pâles. Elle ressemblait à une de ces danseuses du Bolchoï, un corps maigrichon terminé par un cou immense et une tête toujours en alerte, comme un

oiseau. Elle est sur le front de la Baltique maintenant. Elle tue des fascistes, comme nous toutes.

Le jour du départ vers la gare et le front, on a croisé un peloton de filles en robes et manteaux, avec des nattes et des chaussures plates, leur valise à la main. On a souri. Kolchak nous a dit en guise d'adieu : « Mes filles, vous êtes très bien. Faites attention à vous ! »

On grimpe ensuite dans un wagon de marchandises équipé d'un petit poêle à bois au milieu. Nos couchettes sont de simples planches. C'est notre seul confort. On se caille sous nos capotes. Dehors, il neige. Par les ouvertures où se glissent parfois quelques flocons, on voit défiler le paysage, des conifères sombres, des champs infinis, tous recouverts de blanc. C'est notre pays.

Nous sommes arrivées sur le front à la mi-décembre. Un officier nous a alignées, un colonel moustachu à la mine désespérée. Il ne s'attendait pas à voir débarquer des filles, encore moins tout un peloton. Il en est devenu tout rouge.

« Qu'est-ce que c'est que ce corps de ballet ? » hurle-t-il à notre groupe.

Il arpente le quai en agitant les bras, nous, nos fusils à lunette à l'épaule, on ne moufte pas.

« C'est tout ce qu'ils ont trouvé à Moscou ? M'envoyer des adolescentes ? Vous resterez ici, à l'arrière, pas de filles en première ligne. »

Alors je crie :

« On est des tireuses d'élite, camarade, hors de question qu'on reste à l'arrière. »

Les autres approuvent. Il rumine un peu, cherche ses mots, puis abdique.

« Très bien ! si c'est ce que vous voulez ! Et n'allez pas vous faire tuer ! »

On se met en route dans le sillage d'un régiment de sapeurs qui va dans la même direction que nous. Les marches durent des heures, des jours jusqu'à ce qu'on atteigne la ligne de front. Il n'y a pas assez de camions pour transporter toute cette marée humaine. On est en hiver et on meurt de froid.

Les gars sont sympas avec nous, nous filent des clopes, un petit truc à grignoter. Et frangine par-ci, et frangine par-là. En chemin, on fraternise avec des cantinières et des blanchisseuses. Je suis la plus grande, je marche toujours devant en traînant mes godasses trop larges dans la bouillasse des chemins pleins d'ornières.

À notre arrivée, un autre colonel nous accueille, tout aussi gêné que celui de la gare. Il nous fait mettre en rang et nous dit :

« Au front, il y a des hommes tout autour, vous comprenez ? Vous êtes ici pour faire la guerre et rien d'autre. Faites votre travail et tout ira bien. C'est compris ? »

Et toutes en chœur, on répond :

« Oui camarade ! »

Malgré son âge et son grade, il ne sait pas comment s'adresser à nous. J'imagine qu'il a des filles, et qu'on les lui rappelle. Ça semble l'intimider car il se balance d'un pied sur l'autre comme s'il marchait sur des clous. En chemin vers l'espace de neige qui nous est réservé, on croise quantité des regards éblouis, stupéfaits, goguenards, affamés aussi. Ces soldats n'ont pas vu de femmes depuis deux ans. Ils ne savent plus nous parler. Rares sont ceux qui ont encore le souvenir de ce que c'est qu'un flirt. Les combats leur ont ôté leurs illusions, et une part de leur humanité. Cette part en nous efface ses traces en douce, sans qu'on s'en aperçoive. Et un matin, on se réveille avec une pierre à la place du cœur.

Depuis, leur regard a changé, on a tué plus d'Allemands qu'eux, ils nous respectent pour ça. Et pour notre cœur de pierre. Pourtant, ils restent des hommes et on s'en méfie. Surtout les officiers.

Un léger bourdonnement nous fait lever les yeux. On entend distinctement le moteur d'un avion de reconnaissance. Ces salopards ne nous laissent jamais en paix. Macha et moi, on se fige, on se ratatine dans les flaques de neige fondue. Surtout, ne pas bouger. Il vire sur l'aile, à basse

altitude, si bas que j'arrive à voir le visage du pilote. Il nous a vues.

« Il faut foutre le camp ! »

Macha peine à se relever, je l'empoigne par le col de sa vareuse et je tire de toutes mes forces. J'entends soudain un sifflement dans l'air. Mortier ! Les Fritz nous prennent pour cible.

Un premier obus tombe à quelques mètres de nous, creusant un trou dans la neige mouillée, retournant la terre. Il pleut des mottes sur nos têtes. Macha pousse un cri. Plus question de finasser, on court en ligne droite vers le bois. L'avion nous survole encore une fois, guide les tirs depuis les airs. C'est difficile de courir dans la neige, on trébuche, on s'essouffle vite. Je rase les troncs des épicéas, Macha imite mes moindres gestes. Soudain, on se retrouve au milieu de centaines de cadavres pétrifiés par le gel, recouverts de neige. Je reconnais les uniformes, ce sont des gars de chez nous, abandonnés après les combats de l'automne. Les larmes me montent aux yeux. Le sifflement des obus se rapproche. Je cours entre les morts, j'entends ma respiration s'emballer. Tous ces visages nous implorent, la bouche ouverte, les dents comme prêtes à mordre.

Les obus tombent autour de nous, soulevant en gerbes des corps, de la terre et de la glace mêlés. Des bras, des jambes dégringolent sur

nous. Macha hurle. Je serre les dents pour ne pas l'imiter. L'effroi nous saisit d'un coup, sans prévenir. Macha trébuche et tombe. Mes jambes deviennent dures, raides, refusent d'avancer. Je me jette à plat ventre, mains sur la tête. Je suffoque. Macha et moi, on se change en glace comme les cadavres. On rampe entre les morts, chacune récite une prière, les lèvres tremblantes. Perdre un bras, une jambe, c'est affreux. Ou se vider de son sang, seule dans les bois comme un animal. Je ne veux pas de l'agonie d'une bête. Je ne veux pas finir la guerre infirme. Je ne veux pas que mon visage soit criblé de shrapnel. Finir défigurée est ma plus grande frayeur, celle de toutes les filles aussi. Les mutilations, c'est ce qui peut nous arriver de pire.

Mes doigts s'enfoncent dans la neige et dans la terre en dessous, tant pis pour la douleur. Je veux vivre. Puis la pluie d'obus cesse d'un coup. Macha relève la tête, on échange un regard incrédule. Un miracle ! C'est alors qu'on entend des voix derrière nous, qui résonnent en écho. Je tends l'oreille. C'est de l'allemand. Ils sont à notre poursuite !

Toutes les combattantes savent ce que leur font les fascistes lorsqu'ils les capturent. Ils les torturent avant de les pendre. Nous savons toutes qu'on ne doit pas être prises vivantes. Je fouille

ma ceinture à la recherche de mes grenades. Rien. Je les ai perdues dans ma fuite. J'ai beau scruter la neige derrière nous, je ne les vois pas. En revanche, je vois des soldats sortir de la brume entre les arbres. Aussitôt, Macha et moi prenons position chacune derrière un cadavre. Ils nous serviront de protection. Je plante une cartouche dans la neige juste à côté de moi, ce sera celle que j'utiliserai en dernier recours pour me faire sauter la cervelle. À cinq mètres de moi, Macha est aussi prête à tirer, mais ses mains tremblent tellement qu'elle peine à faire jouer la culasse de son fusil.

« Calme-toi, arme et épaule.

– Putain j'essaye ! »

Je place mon œil droit devant la lunette et j'abats le premier Fritz qui montre son nez. Il tombe dans une gerbe de neige. Les autres s'abritent aussitôt et nous canardent. Je sais qu'ils sont trop nombreux pour qu'on les abatte tous, mais je vais essayer. Je relève la tête, une rafale de mitraille me force à m'aplatir. Macha tire, un autre salopard s'écroule. J'en abats un second, Macha aussi. Ils ne lâchent pas prise pour autant. Ils nous lancent des grenades, mais ils sont encore trop loin pour nous atteindre.

« Ça ne va pas durer », dit Macha comme si elle lisait dans mes pensées.

Je vois des soldats nous contourner par la gauche, la droite, entre les arbres. On ne va pas s'en sortir. Nos tirs font mouche, mais c'est insuffisant. La tenaille va se refermer. Des tirs résonnent alors dans notre dos. J'entends siffler les balles. C'est une patrouille de nos éclaireurs qui se jette dans la mêlée. Ils ouvrent le feu sur nos poursuivants, l'air siffle et crépite tout autour de nous. Les Allemands abandonnent et se replient. Je ramasse la balle que j'ai plantée dans la neige et la range dans ma poche. Elle ne servira pas aujourd'hui, pourtant, c'était moins une. Un sergent arrive à ma hauteur, me tend la main.

« Frangines, on vous ramène à la maison ! »

Macha reste assise dans la neige, la pluie redouble, froide et drue. Bientôt, les cadavres anciens réapparaîtront complètement. Il faut rentrer.

On a bu un verre avec eux, dans leur tranchée des avant-postes. Du schnaps piqué aux Allemands. Macha a encore les mains qui tremblent. Je me maîtrise pour ne pas en faire autant, ne pas montrer de faiblesse aux gars. On a tous besoin de garder un bon moral. Mon cœur bat comme un tambour dans ma poitrine, j'ai encore du mal à respirer. Il faut que je mange quelque chose, frôler la mort, ça creuse.

3.

La rumeur de notre exploit dans le bois se répand dans les rangs. Quand je rentre de la blanchisserie avec mes affaires, les gars me saluent. Le capitaine Solokine, commandant de notre régiment, m'a invitée à dîner. J'ai accepté alors que je me suis juré de ne jamais le faire. Je l'aime bien, il est plutôt gentil, pas brutal du tout, il a compris que les filles se foutent des marches au pas et qu'elles confondent les grades. Ça ne le dérange pas. C'est un bon chef. Quoi qu'il en soit, il est difficile de ne pas répondre à l'invitation d'un officier. Ils ont la rancune tenace et peuvent nous nuire durablement.

La pluie tombe depuis des jours avec une régularité obstinée. Le ciel recouvre le paysage d'un gris monotone, sans relief. Il n'y a pas de vent, pas un souffle, seulement cette pluie qui dégringole. La glace fond vite, de grandes flaques boueuses apparaissent entre les plaques de neige sale. On patauge dans les tranchées qui se remplissent. Il est difficile

de garder une partie de son corps au sec. Tout se gorge d'eau, nos vêtements, nos bottes, nos abris, notre peau, tout. Cette grisaille me fout un cafard terrible. Mes brumes me manquent, ma taïga et mon fleuve immense aux berges claires qui va se jeter dans la mer, la maison de mes parents. Ma vie d'avant me manque. J'évite de laisser transparaître ma mélancolie, il ne manquerait plus qu'Anna Feodorovna la remarque et m'enguirlande avant de me dispenser ses conseils sortis tout droit de son manuel politique. Je ne suis pas un automate, je n'ai pas besoin qu'on me remonte avec une clé pour me remettre en marche. Je deviens experte en masques. Je dois cacher mes humeurs, les enfouir tout au fond de moi.

Dans l'abri, Macha se confectionne un soutien-gorge. Il n'y a pas ce genre d'article dans le paquetage militaire. Avec un peu de fil, une aiguille et des portianki découpés, on fait des miracles. Celles qui ont déjà effectué des travaux de coutures sont avantagées et le plus souvent elles aident les autres. Si on veut un peu de confort, on doit se débrouiller. La coquetterie, c'est ce qui a le plus de mal à disparaître. Les filles ne peuvent pas s'empêcher de retoucher leurs vêtements pour ne plus avoir l'allure d'un pantin, ne pas déclencher les rires. La coquetterie se niche partout, malgré les conditions peu propices à ce petit travers de

notre vie d'avant. Sofia, par exemple, garde le peu de sucre qu'elle a pour raidir sa frange plutôt que de le mettre dans son thé. Un morceau de savon glané chez les blanchisseuses fait notre bonheur. Il arrive que des garçons nous offrent du parfum, même du rouge à lèvres. Je me demande toujours où ils dénichent ce genre d'article là où il n'y a que de la neige, de la kacha et des munitions.

Cette nuit, Marina a hurlé « Maman ! » dans son sommeil. Elle a des nuits agitées. Il vaudrait mieux qu'elle demande une mutation dans une unité moins exposée. Je ne donne pas cher de sa peau si elle monte en ligne épuisée et fébrile. Son moral flanche, et c'est le genre de chose qui se propage vite, surtout chez les plus jeunes d'entre nous. La peur, c'est contagieux. Elle s'insinue en nous jusque dans nos rêves. Les autres voient bien que quelque chose cloche chez elle, une sorte de fragilité qui la fera tuer au premier assaut. Dans l'abri, il n'y a que Macha, Yevgenia, Marina et moi. Yevgenia réconforte Marina en la bourrant de biscuits et de thé piqués au mess. La nourriture apaise, elle redonne du courage.

« À l'école, on mangeait bien et à notre faim : soupe, lard, saucisses, beurre, fromage, sucre et vrai thé ! Pas comme cette pisse d'âne... »

Yevgenia commence à coiffer les cheveux de Marina et continue son monologue. Elle a raison

d'être inquiète car Marina est son binôme. Elle doit pouvoir remettre sa vie entre ses mains.

« Et c'était matin, midi et soir ! De vraies cuisines rutilantes. Je me souviens qu'on sentait l'odeur de la cantine bien avant de revenir du champ de tir. »

On rigole toutes les quatre à l'évocation de ce souvenir.

« Ce qu'on ne regrette pas, poursuit Macha, c'est cet enfoiré d'adjudant Ivanov. Il nous faisait ramper dans la boue et nous piétinait pour nous enfoncer dans le sol. Il disait qu'on remontait trop le cul et que c'est ça qu'on se ferait trouer en premier. Abruti.

– Il paraît qu'il a été tué deux jours seulement après son arrivée au front, dit Yevgenia. Et par une balle de chez nous.

– D'où tu tiens ça ?

– J'ai laissé traîner mes oreilles quand j'étais au bureau du chef de compagnie. Ça s'est passé sur le premier front de la Baltique, au nord de Vitebsk. »

On échange toutes un regard étonné, puis Macha dit :

« Une fille courageuse a dû lui régler son compte. En tout cas, si c'est vrai, ce fils de chienne n'emmerdera plus personne. »

Anna fait irruption dans l'abri, la mine chiffonnée, interrompant notre discussion. Yevgenia cache les gâteaux.

« Encore en train de jacasser ? De quoi vous parliez, toutes les quatre ? »

Je lève un sourcil dans sa direction :

« De rien.

– De saucisses », dit Macha en pouffant.

Puis on éclate de rire.

« Au lieu de glousser, mettez-vous en rang, vous allez aux douches ! J'ai réussi à vous négocier un créneau. Et pas un mot de plus ! Je veux voir des soldats marcher en cadence, pas un troupeau de fillettes en goguette ! »

On se met en rang sans se presser. Elle aussi, si elle ne change pas d'attitude, on finira par lui coller une balle dans la peau.

C'est très agréable de se dépouiller de ses vêtements avant de passer sous l'eau chaude. On prend notre temps, on savoure l'instant car, d'ordinaire, on doit casser la glace d'une flaque ou d'un ruisseau pour faire notre toilette. Quand j'étais enfant, l'eau chaude, c'était une fois par mois. Maman nous plongeait mes frères et moi dans un tonneau d'où s'échappaient des nuages de vapeur. Ma sœur était plus grande et avait le droit de se baigner seule. Nues toutes les quatre sous la surveillance d'Anna, on se glisse sous les

douches. Trois minutes, ça passe trop vite pour s'encombrer de pudeur. Depuis que je suis au front, des filles nues, j'en ai déjà vu beaucoup. Dans la section, on peut même dire qu'on se connaît par cœur. Nues ou vêtues, pour nous, c'est pareil. Chacune en profite pour se laver les cheveux, les miens ont bien repoussé. Je les rassemble derrière la tête en un chignon que je retiens avec une balle de fusil.

C'est dans un uniforme propre que je toque à la baraque qui abrite les quartiers du capitaine Solokine. Je sens encore le savon. Le garde en faction me laisse entrer avec un sourire ironique. Je me retiens de le gifler. À ses yeux, je ne suis qu'une volaille qui va bientôt passer à la casserole.

Je retire mon calot et je salue Solokine au garde-à-vous.

Il se lève et sourit :

« Bonsoir Lenka Iegorovna. Laisse tomber le protocole, ce soir, je te dispense des usages militaires. Assieds-toi. »

Solokine porte un uniforme impeccable où brillent ses médailles. Les officiers ont le privilège d'avoir du sur-mesure. Il est rasé et sent l'eau de Cologne. C'est un bel homme, déjà grisonnant, grand et fort. Je ne peux m'empêcher de penser que s'il se jetait sur moi, je n'aurais pas la force suffisante pour le repousser. Il m'indique une

chaise vide en face de lui. Sa cabane au confort spartiate est faite de planches et de rondins. Il n'y a qu'une seule pièce, avec une couchette, un bureau couvert de cartes, un petit poêle et une table où le dîner est servi. Le rideau est tiré sur l'unique fenêtre.

Je ne repère aucune photo de femme épinglée au mur. Solokine se rassied et me dévisage. Mon regard s'est sans doute posé trop longtemps sur le lit. Je m'en veux d'être aussi nerveuse et ça semble l'amuser. Une combattante aussi meurtrière ne devrait pas trembler devant une couchette. Mais toutes les filles savent que certains officiers peuvent être brutaux. Les rumeurs ne manquent pas. Ils abusent de leur position pour obtenir toutes sortes de faveurs. Les simples soldats nous courent moins après, ils préfèrent les filles qui restent à l'arrière. J'imagine qu'on leur fiche un peu la trouille, nous, les tueuses. Il y a toujours un fusil entre eux et nous. Des morts aussi.

« J'ai entendu parler de ton exploit d'aujourd'hui, dit Solokine en prenant place en face de moi. Tu as sauvé ton binôme et tu as abattu sept fascistes. Le colonel du régiment et moi-même t'adressons nos félicitations.

– Ce sont les éclaireurs qui nous ont sauvées. Sans ça... »